

PRÉSENCE DU SYNDICALISME LIBERTAIRE...

Il est toujours délicat de parler soi-même d'une oeuvre à laquelle on a participé. Il est au moins aussi difficile de recommander la lecture d'une brochure que l'on a préfacée. C'est le cas de celle de Louis Mercier: *Présence du Syndicalisme libertaire* (1).

Mais des scrupules personnel sont négligeables, il s'agit d'attirer l'attention de mes amis du *Monde Libertaire* sur trois réalisations autrement importantes que la simple diffusion d'une brochure.

D'abord celles des deux organismes responsables de l'édition.

L'*Union des Syndicalistes* et la *Commission Internationale de Liaison ouvrière*, créées l'une et l'autre non pour se substituer aux fédérations, locales, nationales et internationales existantes, non pour mener en leur sein une action tendancieuse, noyauter des assemblées, conquérir des places, mais pour confronter des expériences individuelles et collectives, pour favoriser et éclairer la renaissance du syndicalisme, pour provoquer les débats nécessaires sans conclusions préconçues ou post-établies.

Une information et une discussion totalement désintéressées. Par leur principe même, de telles initiatives sont salutaires (2).

Mais le contenu de la brochure devrait passionner tous les libertaires à qui ne suffisent pas les incantations rituelles, les soulagements du verbalisme, les acrobaties philosophiques. L'auteur - militant accompli et non simple observateur - a vécu de multiples expériences souvent décevantes, presque toujours conclues par des échecs, des défaites, même des liquidations. Qu'il en ait tiré un réalisme, qui ne se paye pas de mots, c'est déjà fort estimable. Qu'il ait gardé sa Foi intacte, sans céder au découragement, sans entrevoir d'évasion, c'est encore plus honorable. Que les expériences vécues et les défaites subies confirment la Foi et renouvellent l'espoir, c'est singulièrement édifiant et réconfortant.

Ajoutons qu'il s'agit d'une traduction. Le texte original publié en langue espagnole fut diffusé par «*Ediciones C.N.T.*» de Mexico. Est-il une raison sociale qui touche plus le cœur de tous les libertaires? La pensée de l'auteur évolue de l'évocation des glorieux martyrs espagnols aux douloureuses réalités de l'Amérique latine d'aujourd'hui.

Certes, en parlant des raisons d'une survie, des servitudes d'une mission, Mercier ne localise ses études ni dans le temps, ni dans l'espace. Il faut quelque attention pour déceler la passion contenue qui se sent entre les lignes. Ceux qui n'ont pas renoncé, ceux qui tinrent et tiennent y retrouveront aussi leur raison de vivre.

Je n'exprime qu'une réserve. Peut-être par humilité! - L'insuffisance de la préface, composée après la lecture du manuscrit. La déformation professionnelle - à laquelle on n'échappe pas après quarante ans d'exercice - aurait été louable si elle m'avait incité à souligner le caractère éducatif de la brochure - c'est-à-dire que l'essentiel ne tient pas dans ce qui est écrit, mais dans ce qui est suggéré. Un bon éducateur ne propose pas des leçons à apprendre, des exemples à imiter - mais provoque la volonté de prolonger ce qui est apporté, de chercher au-delà de ce qui est découvert, de créer du «nouveau» après avoir connu ce qui fut et ce qui persiste.

En ces dernières lignes, Mercier nous invite à étudier les efforts classiques de la classe ouvrière or-

ganisée: coopératives de production et de consommation, ateliers autonomes, commandites ouvrières, régies de services publics... Il est vrai que la tragédie de notre époque nous oblige à des négations souvent désespérées, toujours salutaires. Mais nous touchons peut-être au tournant décisif. Le processus de déstalinisation peut aboutir à l'écroulement des montagnes entrevues dans un nuage brumeux. Sur la plaine nue, loin des ruines, la classe ouvrière peut retrouver avec la science de son malheur... ou la conscience de sa servitude, la volonté de création autonome. Ses militants les plus lucides ne pourraient-ils échapper au gigantisme des machines et se pencher sur des expériences localisées, modeste et tenaces?

Dans le livre de Georges Lasserre sur la *Coopération* - écrit en 1959 - l'éminent professeur critique les coopératives de production, en énumérant les obstacles presque toujours insurmontables à leur développement, en leur déniaient le caractère révolutionnaire d'une solution satisfaisante du problème social. Mais il leur reconnaît «une immense valeur de défi...» car «elles montrent que l'abolition du salariat est non seulement possible mais féconde au point de vue de l'efficacité, de la joie au travail, du climat de collaboration de l'épanouissement humain».

Parmi les autres «défis» on peut bien indiquer l'expérience des kibboutzim israéliens: Non qu'une telle référence implique l'approbation de la politique d'un État dont l'existence même peut être discutée. Mais cette réalisation accomplie sur une terre ingrate par des apatrides ne peut laisser les libertaires hostiles ou indifférents. Une étude publiée dans l'*Observateur du Moyen-Orient* (23-6-61) sous la signature de Henry Neur s'efforce de démontrer que l'institution a surmonté la crise grave provoquée par l'adaptation à une économie plus prospère que lors de la première immigration. Il s'agit tout simplement de comprendre le slogan des kibboutzim - emprunté aux vieilles utopies socialistes - «chacun donne selon ses capacités, chacun reçoit selon ses besoins». La difficulté ne réside pas dans l'utilisation des capacités mais dans la satisfaction de besoins qui évoluant, se multiplient et se diversifient.

- Ce sont là des problèmes qui nous paraissent plus importants en fin de compte que les questions purement politiques, car leur solution dépend exclusivement de la compétence ouvrière.

Et c'est encore dans une publication de la *Fédération coopérative régionale* (bulletin d'octobre 1953) que nous trouvons un rappel des principes exposés dans le manifeste inaugural de la *Société coopérative des ouvriers et ouvrières de Puteaux, Suresnes...* fondée en juin 1866. Ce qui nous importe, c'est que cette création spontanée naquit par l'initiative de membres d'un *Comité de grève*, dissous à la suite d'une grève malheureuse. C'est après avoir retracé la longue lutte prolétarienne contre l'exploitation féodale, puis capitaliste, que ces ouvriers - sans doute proudhoniens - se sont proposé comme objectifs le crédit mutuel et gratuit, le fonctionnement de coopératives de consommation, l'organisation d'un cercle littéraire éducatif, d'une société protectrice de l'enfance et d'un ou plusieurs ateliers sociaux.

Ambition créatrice enfantée par cette science de leur malheur que Pelloutier devait définir trente ans plus tard.

Dans le même bulletin, un coopérateur suisse Bernard Viret fixait comme troisième, dernière et essentielle condition d'une démocratie intégrale, une maxime empruntée à Kant: «Veiller à ce que les hommes se traitent mutuellement comme des fins en eux-mêmes et non comme des moyens». Agir pour l'ouvrier et par l'ouvrier, concevoir une société centrée sur les besoins, les aspirations, la joie créatrice de tous les hommes, c'est parce qu'il a porté cette morale «d'un bout du monde à l'autre bout», que le syndicalisme libertaire émerge du passé et éclaire l'avenir.

Roger HAGNAUER.
